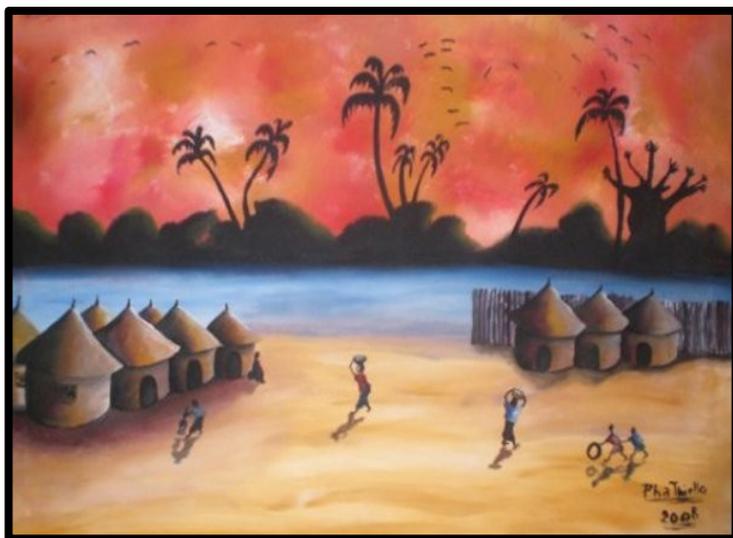


Amadou Combatine Diop

Renaissance d'une nation africaine

Tome I



La Marche vers la République

« L'ère de tous les espoirs »

DIASPORAS

NOIRES

Collection



Cités

Éditions DIASPORAS NOIRES

www.diasporas-noires.com

A paraître du même Auteur

Renaissance d'une nation africaine

- Les prédateurs de la république Tome II

- Le Chemin de l'Avenir Tome III

© Amadou Coumbatine Diop 2011

Date de publication : 1er octobre 2011

Date d'impression : juin 2012

Enregistré au BSDA (Bureau Sénégalais des Droits d'Auteurs)

sous le n° 14 923 en date du 30 juillet 2008

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur, de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

Illustration couverture

Par le peintre sénégalais Pha Thiello coeursespoir@gmail.com

AVERTISSEMENT :

Ceci est un roman, une fiction inspirée.

Amadou Combatine Diop

Renaissance d'une nation africaine

Tome I

La marche vers la République

« L'ère de tous les espoirs »

1

Sur le N'Galam, le soleil, compagnon fidèle de l'Afrique, illuminait de ses rayons ardents les vastes étendues de terre et de verdure fleurie. Il peignait de magnifiques raies dorées sur les eaux calmes du Nélew bordé de gigantesques palétuviers que caressait une fraîche brise matinale.

L'astre lumineux embrasait et réchauffait le feuillage touffu des grands arbres, ainsi que les hautes herbes vertes fleuries, perlées de rosée et d'eaux de pluie qui envahissaient toutes les étendues ne laissant que les longues bandes serpentées des sentiers où, par endroits, scintillaient quelques petites mares boueuses que se disputaient des batraciens croassant, des volatiles frétilant et chantant, du petit bétail aux aguets.

L'air frais du matin était nourri d'un doux parfum hivernal.

Au loin, des coups de pilons se mêlaient au chant des coqs marquant, avec l'orient d'un rose cendré, le nouveau jour qui se levait sur la belle terre africaine du N'Galam.

C'était le temps des labours.

Hommes valides, femmes portant parfois leurs bébés somnolant sur leurs dos et jeunes gens de tous âges, levés avec la clameur naissante, outils dans leurs mains ou sur les épaules, gagnaient par bandes leurs champs, pendant que s'enfonçaient dans l'épaisseur verte de grands troupeaux, dont le clapotis des sabots sur les sols humides et boueux se mêlait aux beuglements des vaches, aux bêlements des moutons, aux aboiements des chiens d'escorte et aux sifflements ardents des pasteurs brandissant parfois leurs longs bâtons pour orienter les animaux, s'ils ne les plantaient dans le sol afin d'y prendre appui. Tout autour, ils y entrelaçaient l'une de leurs jambes tout en scrutant, statiques, de lointains horizons.

On entendait des ânes braire, tandis que des chevaux hennissaient, accompagnant les chants variés d'oiseaux divers et multicolores voltigeant de branche à branche, ainsi que d'autres bruits indéfinissables qui créaient une polyphonie animant la marche du temps dans une symphonie toute naturelle.

Au large, voguant sur les eaux calmes du Nélew, à bord de pirogues qui paraissaient minces et fragiles, des pêcheurs, torses nus, ruisselant de sueur et d'éclaboussures, jetaient les derniers filets de leur sortie de la veille en décrivant, sur un fond d'horizon rose et verdoyant, de magnifiques toiles d'araignées dans l'air.

Ainsi, dans leur lutte permanente, le jour venait de vaincre la nuit, l'éveil, le sommeil, en attendant que le manteau sombre du crépuscule revienne engloutir les derniers rayons du soleil qui éclairait le Ferlo, belle terre africaine, engourdie, mais encore résistante, bien que se trouvant sous domination coloniale depuis plus de deux siècles.

Situé sur les bords de l'Atlantique, le Ferlo était une petite colonie francophone ouest africaine peuplée d'environ un million d'âmes, divisée en deux grands cercles administratifs : le Nord et le Sud.

Le cercle du Nord abritait la capitale de la colonie, N'Dabao.

Le cercle du Sud, plus communément appelé le Cercle du N'Galam, était une terre enclavée, en grande partie impénétrée, où vivaient des populations très attachées à leurs traditions ancestrales que bousculait savamment la religion musulmane, l'Islam.

Le cercle du N'Galam était très réputé pour ses mines d'or, dont la grande partie était encore inexploitée du fait des mystères, des maléfices et des légendes qui s'y attachaient.

Pacifique, mais mystérieux, il était placé sous l'autorité d'un métropolitain, le commandant Louis Michel, qui se faisait appuyer dans sa mission par l'amitié sincère, la collaboration et l'autorité socio-religieuse du vieux chef traditionnel Kalamano, un dignitaire indigène de grande renommée, descendant direct des anciens rois du N'Galam, auréolé des titres de Cheikh et d'Imam que lui avait conférés un missionnaire arabo-musulman qu'on disait descendant du prophète Mohamed (PSL).

Le cercle du N'Galam était majoritairement habité par l'ethnie des Tamas, mélange d'animistes et de musulmans auxquels s'ajoutaient des indigènes venus d'autres colonies qui travaillaient dans les mines d'or, bravant par là même les interdits locaux qui n'étaient pas dans leurs croyances originelles, et dont ils se pensaient protégés grâce à leurs propres rites magiques. Les Tamas les craignaient beaucoup et les accusaient même d'avoir le mauvais œil, de sorcellerie ou de cannibalisme.

Le cercle du Sud était aussi appelé N'Galam, du nom d'un des affluents du Ferlo qui le traversait.

Séparés par le fleuve Nélew, le cercle du Nord et le cercle du Sud étaient reliés par un vieux bac qui faisait la navette une fois par semaine, le vendredi soir, au départ du port fluvial de N'Dabao.

Le cercle du Nord était peuplé de plus de six cent mille âmes appartenant majoritairement à l'ethnie des Samas. Ils étaient très occidentalisés, et une minorité d'entre eux était christianisée, alors que l'autre partie était islamisée. À ce peuplement indigène s'ajoutait une forte colonie métropolitaine, de grands commerçants orientaux et d'autres communautés noires originaires d'autres colonies, affectés dans les services territoriaux ou venus faire fortune par leurs propres moyens en servant les grands commerces ou les deux ports maritime et fluvial.

À une embouchure, le fleuve Nélew se jette dans l'Atlantique, non loin du grand port maritime où accostaient de grands navires faisant la liaison entre le Ferlo et la Métropole, tout en servant d'escale pour les navires allant vers l'Atlantique Sud en contournant le cap de Bonne Espérance pour rejoindre l'océan Indien, ou revenant des contrées indo-asiatiques. Ces navires étaient chargés d'épices, de pierres précieuses et de bois rares.

Par rapport aux capitales des autres colonies, N'Dabao était une grande métropole afro-européenne et un véritable melting-pot.

Le gouverneur de la colonie, l'administrateur principal Jean Dupuis, y résidait dans un immense palais blanc, stratégiquement perché sur une colline dominant la cité indigène, le centre-ville, ainsi que la zone maritime et fluviale.

Un vrai mirador surplombant la cité coloniale.

Le grand palais blanc du gouverneur dominait ainsi la ville, et constituait un lieu mythique et même mystique pour les indigènes qui redoutaient de s'en approcher, à plus forte raison d'y pénétrer.

Les populations indigènes disaient avec prudence que, du haut de son palais, le gouverneur savait tout, entendait tout et voyait tout.

Pour la sécurité du territoire, N'Dabao disposait d'un important camp militaire métropolitain, d'un grand camp de gardes indigènes et d'une police commandés par des métropolitains assistés par des auxiliaires indigènes, d'un tribunal territorial avec un juge métropolitain, assisté d'un secrétaire indigène servant de greffier, et d'une prison civile très redoutée par les indigènes.

Dominant la mer bleue, le grand palais était aussi encadré par de gros canons pointés tant sur la cité que vers l'océan, pendant que des gardes, dans des tenues

impeccables, sévères et fortement armés, surveillaient la belle esplanade ombragée et fleurie qui lui servait d'entrée principale.

Et, pour couronner le tout, au-dessus de son immense toit rouge, flottait au vent un grand drapeau de la Métropole, porté par un gros et très haut mat blanc.

Les populations, aussi bien métropolitaines qu'orientales, habitaient le centre de N'Dabao et le quartier résidentiel situé en front de mer.

Ils occupaient des espaces bien lotissés avec des rues bitumées à l'asphalte aux abords bien entretenus et ombragés, encadrant de belles villas agréablement fleuries disposant d'eau courante et d'une électricité servie par le seul groupe de la zone installé dans le périmètre administratif et au service prioritaire du gouverneur général.

La nuit venue, ces beaux quartiers étaient éclairés jusqu'à minuit, et même s'ils étaient beaucoup plus nombreux et en insécurité, les indigènes se trouvaient entassés dans des bidonvilles crasseux aux ruelles boueuses, sans eau courante, ni électricité.

Pour boire ou faire le ménage, les indigènes ne disposaient que des eaux souillées provenant de rares puits creusés çà et là, et de l'eau du fleuve à certains endroits. Pour s'éclairer, les plus nantis des indigènes disposaient de lampes à pétrole ou à huile et de

bougies, tandis que la grande masse s'éclairait au feu de bois, voire même à la bouse de vache.

Dès la nuit tombée, afin d'éviter que les indigènes ne s'aventurent dans le centre-ville ou les quartiers résidentiels, des patrouilles mixtes de militaires et de policiers sillonnaient la ville et procédaient systématiquement à la rafle des malheureux qui, pour une raison ou une autre, s'y étaient risqués. Ils les pourchassaient comme du gibier, et parfois même ils tiraient en l'air ou les passaient copieusement à tabac, donnant parfois lieu à de véritables scènes de chasse à l'homme comme du temps honni de l'esclavage.

Tout autour, après la cité administrative et le quartier résidentiel qui jouxtaient le palais, se trouvait le centre-ville, également appelé « l'Escale », où se concentraient les grandes maisons de commerce métropolitaines et orientales, le marché central et un vaste jardin public ombragé, fleuri et bien entretenu, séparant la partie métropolitaine et les quartiers indignes.

Comme ils se trouvaient en face des indigènes, les métropolitains faisaient miroiter les attraits colorés, scintillants et clinquants de leur mode de vie qui commençait à fasciner certains d'entre eux. Et, de plus en plus, on voyait déverser à N'Dabao des pacotilles, pâles imitations des produits métropolitains, sur lesquels les indigènes se jetaient goulûment pour imiter grossièrement leur décorum.

Il s'établissait ainsi, tant par la psychose répressive que par l'organisation de l'espace, une frontière virtuelle entre les deux communautés, une frontière surtout marquée par la grande peur que les indigènes éprouvaient vis-à-vis des colons.

D'ailleurs, c'était aussi cela la vie coloniale : une culture de la peur et même de la différence, de la ségrégation non légiférée mais visible. Ainsi, les métropolitains et les indigènes cohabitaient dans le même espace, néanmoins ils étaient dans deux zones juxtaposées et clairement distinctes.

Deux mondes qui se frottaient sans se toucher.

Physiquement, la vraie frontière entre les deux univers de N'Dabao était la grande place publique entourée de flamboyants géants, avec des parterres fleuris et des bancs en bois peint d'un vernis blanc maculé. À l'une de ses extrémités se dressait un imposant monument aux morts dédié aux combattants des guerres coloniales et des deux grandes guerres mondiales.

En fin d'après-midi, après la descente du travail, avant le crépuscule, on pouvait y voir des familles métropolitaines et orientales s'y prélasser sur les bancs, promener leurs enfants et leurs chiens, ou bien jouer à la pétanque sous le regard des boys et des nounous noires qui les accompagnaient pour porter les bagages et la marmaille.

Au même moment, d'autres métropolitains, sur de belles montures, se promenaient à travers la belle nature, dans des paysages paradisiaques.

La majorité des indigènes dits évolués, souvent christianisés, et les originaires des autres colonies habitaient les quartiers populaires de N'Dabao et ses environs, ainsi que quelques petites villes côtières ayant servi de comptoirs pour la traite des esclaves transformés par la suite en succursales de grandes compagnies de commerce, ou de relais pour les missionnaires blancs ayant toujours agi dans la périphérie des administrations coloniales, des garnisons militaires et des compagnies commerciales coloniales pour évangéliser les indigènes.

Dès lors, le colonisateur et le clergé se rendaient mutuellement service par rapport aux missions complémentaires de domination des esprits, des corps et des biens.

Pour encore mieux aider les évangélistes à agir sur les consciences des populations indigènes, le pouvoir colonial les appuyait beaucoup, par le travail forcé en leur faisant édifier des églises provinciales, une grande et belle cathédrale au cœur de N'Dabao, à proximité du palais du gouverneur et un monastère dans la banlieue avec un séminaire intégré, où on formait de futurs prêtres et des religieuses indigènes ; une grande école catholique et des œuvres caritatives permettaient de soigner et d'aider toute la population

démunie qui en exprimait le besoin, et ce sans la moindre distinction de confessions religieuses, ou plus simplement de croyance.

En cela, l'église a été une grande bienfaitrice dans des zones souvent réputées inaccessibles, voire invivables pour des êtres dits « civilisés ».

En réalité, tout en profitant de ces bienfaits, dans leur grande majorité, les indigènes, islamisés ou encore animistes, observaient cette évolution de l'église avec une inquiétude non feinte, mais sans violence, sinon dans certains discours vouant à l'enfer ceux qu'ils assimilaient à des infidèles en brandissant la consommation de la viande de porc, l'usage de l'alcool, et pour les islamisés, la divinité de Jésus-Christ comme arguments à charge.

À N'Dabao se trouvait aussi le plus beau et le mieux équipé des structures de santé de toutes les colonies françaises, communément appelé « l'hôpital territorial », où pratiquaient des métropolitains ainsi que de rares médecins, sages-femmes et infirmiers indigènes, issus de toutes les colonies, assistés par une cohorte d'auxiliaires locaux pour les tâches subalternes et surtout domestiques.

Réputé pour la qualité des soins prodigués, l'hôpital territorial de N'Dabao était un établissement bien fourni et bien entretenu, dans lequel affluaient des patients venant des différentes contrées du Ferlo, voire même des colonies voisines.

En réalité, dans l'organisation coloniale, le tout entrainait dans un processus de capture et d'aménagement du territoire qui allait lancer le début de l'occidentalisation et de la modernisation des colonies.

C'était la marche forcée vers l'assimilation.

2

Le cercle du Sud ou N'Galam, très enraciné dans ses traditions, et bien qu'islamisé, était en majorité peuplé de paysans, de pasteurs et de pêcheurs fluviaux.

D'ailleurs, les Samas du Nord considéraient les Tamas du Sud comme des gens rustres, des sauvages à l'instar de nombreuses autres ethnies peuplant le Ferlo ; des ethnies qui, quant à elles, étaient carrément classées au même rang que les animaux sauvages avec toutes sortes de mythes et de légendes atroces attachées à leurs vécus quotidiens, allant de l'anthropophagie à la consommation d'animaux morts et en état de putréfaction.

Bien que réputé pour ses mines d'or exploitées par des métropolitains et des orientaux, Libanais et Syriens en particulier, rares étaient les N'Galamois qui y travaillaient en raison des légendes maléfiques qui s'attachaient à cet or, et freinaient chez eux la convoitise humaine généralement engendrée par ce précieux métal.

Un mythe fortement ancré dans les esprits du N'Galam prétendait que la zone aurifère était peuplé de djinns, des esprits terribles et criminels qui rendaient fous ou tuaient, avec à l'appui des récits macabres faisant frémir les plus téméraires qui évitaient même de porter un regard vers cette zone, à plus forte raison d'y pénétrer.

C'était pourtant dans cette zone aurifère que se trouvait aussi le bois sacré où se réunissait la redoutable société secrète des initiés du N'Galam qui s'y retrouvaient à des périodes précises pour des prières païennes, des délibérations, et même jadis, paraît-il, des sacrifices humains .

Toutefois, en ces temps-là, le N'Galam fortement islamisé, bien que traditionaliste et chargé de mystères, était un cercle pacifique et laborieux, loin des tumultes de la nouvelle civilisation envahissant irréversiblement le Nord.

Depuis plus de dix ans, le cercle du N'Galam était placé sous l'autorité d'un vieil administrateur des colonies, le commandant Louis Michel, très respecté par la population du fait de sa discrétion, de sa bonté reconnue, et surtout de sa grande amitié avec le vieux chef Kalamano.

Le vieux chef Kalamano était le seul habitant du N'Galam à avoir effectué le pèlerinage à la Mecque,

par le biais de caravanes de chameaux achetés au pays des Maures Ce voyage qui relevait d'un exploit à cette époque était souvent raconté par les griots dans des épopées devenues légendaires.

Il était aussi le seul N'Galamois à avoir participé à la Première Guerre mondiale, dont il est revenu bardé de décorations.

La petite cité de N'Galam, chef-lieu du cercle, s'étendait sur une rive du Nélew pour sa partie administrative, commerciale et résidentielle puis, pour sa partie indigène, s'enfonçait vers la forêt bordant une partie de l'affluent nommé lui aussi N'Galam, les champs, les pâturages et surtout la zone minière.

Moins qu'une ville au sens citadin, N'Galam était plutôt un gros village où les toits de chaume du quartier indigène faisaient face aux bâtiments coloniaux peints en blanc et ocre, coiffés de tuiles rouges. Le tout était disposé sous l'ombre de grands arbres constitués de caïcédrats, de baobabs, de fromagers et de flamboyants peuplés de margouillats et d'oiseaux multicolores et bruyants.

Le commandant Louis Michel vivait seul retranché dans un périmètre que la population appelait « la Résidence », dans laquelle se trouvaient ses bureaux, son domicile, le logement de son secrétaire qui lui servait aussi d'adjoint administratif, le camp des gardes, la prison, les écuries, un garage où était bâché un pick-up, et des jardins bien entretenus par des

prisonniers sous la surveillance de gardes vigilants armés de gourdins blancs.

La résidence était un ensemble facilement reconnaissable de par son architecture, son agencement propre et ordonné, ses murs blancs et ses toits coiffés de tuiles rouges, le grand drapeau qui flottait au centre de sa cour principale au milieu d'un parterre fleuri, ses grands arbres touffus, et surtout son grand portail de fer forgé avec ses deux gardes impeccablement vêtus, armés chacun d'un sabre et d'un fusil.

La population avait un grand respect pour cet espace, mais sans éprouver de grandes craintes. D'ailleurs, certains jours, lorsque le commandant Louis Michel demandait des investissements humains, avec l'appui du chef Kalamano, les indigènes, sans contrainte, se faisaient un honneur de rendre l'espace administratif le plus propre possible, en grande complicité avec les gardes du commandant qui leur distribuaient de l'eau fraîche, des bonbons et des biscuits.

La résidence partait du centre de la cité à une rive du Nélew où le commandant avait édifié un embarcadère où accostait une minuscule vedette motorisée lui permettant de visiter le fleuve, et même de se rendre apparemment à N'Dabao, à l'insu de la population.

Près de la résidence apparaissait un petit quartier résidentiel où logeaient des métropolitains travaillant pour les services coloniaux, les grandes maisons de commerce, ou exploitant les mines du N'Galam.

Entre la résidence et le quartier indigène se dressait un petit jardin public bien entretenu, un petit monument aux morts et des bancs publics où s'asseyaient rarement les indigènes préférant l'ombre des grands arbres de leurs cours.

Non loin, se trouvait la petite église de la cité avec sa petite école d'une classe fréquentée par le petit Gérard, le seul élève noir de l'école de la mission catholique, l'unique de tout le cercle du N'Galam qui comptaient quelques élèves métropolitains et orientaux, dont les parents travaillaient dans l'agriculture, les eaux et forêts, le commerce et les mines.

À une extrémité du jardin public, un peu à l'écart, se dressait le quartier commercial avec ses maisons de commerce métropolitaines et orientales qui encadraient le petit marché de la cité.

À partir de huit heures du matin, la cité de N'Galam redéployait toute sa vitalité.

Dans le quartier indigène, des femmes, bébés sur leurs dos, portaient dans de grandes bassines en fer blanc ou dans des cruches de terre cuite l'eau de l'unique puits du quartier, tandis que d'autres femmes s'activaient à tirer sur des cordes où pendaient des sacs en cuir traité ou en caoutchouc, dont la montée faisait grincer les poulies mal graisses.

D'autres femmes traversaient les sentiers et les ruelles du quartier indigène en portant de belles Calebasses ou des paniers en osier remplis de légumes frais pour se rendre au marché qui pour acheter, qui pour vendre.

Dans les cours des concessions du quartier indigène, si elles n'étaient pas en train d'activer un feu de bois où bouillaient des marmites fumantes, de piler du grain dans de grands mortiers en bois sculpté en scandant des chants faisant alterner les battements de leurs mains peintes au henné et les coups des pilons, elles balayaient leurs cours où picorait la volaille entre les pattes du petit bétail, allaitaient leurs bébés au seuil de leurs cases, ou bien consultaient les cauris bien installées à l'ombre des grands arbres de leurs demeures, tout en dégustant une bouillie de mil fumante ou un bol de lait caillé frais.

Le chef Kalamano avait beau prêcher que ces arts divinatoires étaient proscrits par l'islam, tout le monde les pratiquait sans crainte de la foudre de Dieu, démontrant ainsi que, derrière chaque Africain, au plus profond de son me, dans l'insondable et le non

convertible, se cache, qu'il soit musulman ou chrétien, un fervent animiste recroquevillé dans ses croyances traditionnelles qui apparaissent, en réalité, comme son ultime recours dans le désarroi. C'est peut-être là toute la problématique de la spiritualité de l'Homme noir qui ne parviendrait en aucun cas correspondre globalement ni à l'islam arabisé, ni au christianisme occidentalisé, ni à aucune religion du monde dans leur authenticité spécifique.

Pour la religion et même d'autres valeurs universelles, l'Africain adapte, et au besoin juxtapose, mais il ne se renie jamais. Cela relève de son subconscient qu'aucune idéologie, ni aucun lavage de cerveau ne peuvent effacer.

Dans les ruelles et les fentes des palissades de paille, des bandes d'enfants en bas âge, à peine débarbouillés, les reins ceints d'un morceau de pagne tissé retenu par une mince ficelle, parcouraient déjà les petites ruelles boueuses. Ils se poursuivaient, essayaient de monter le plus haut possible sur les grands arbres en faisant entendre des rires d'une grande pureté.

Non loin de là, sous un abri de bois couvert de paille, dans la cour de la mosquée, d'autres enfants un peu plus âgés psalmodiaient des versets du Coran autour de leur maître, Thierno, un érudit que le vieux chef avait fait venir des rives lointaines du Nélew. De temps en temps, il les flagellait avec un long fouet

pour mieux entendre leurs écrits sur leurs tablettes de bois avec leurs voix juvéniles et cristallines qui résonnaient dans tout le quartier.

À distance visible, sous un abri, un forgeron modelait le fer pendant que ses jeunes apprentis activaient le foyer en pompant des soufflets en peaux de chèvre.

Pendant ce temps, dans le même espace, le seul cordonnier du quartier et ses apprentis transformaient du cuir tanné en sandales, en sacoches, en lanières pour l'équipement et l'attelage, pendant qu'un tisserand, installé à l'ombre d'un grand fromager, face à une longue bande de fils multicolores, pédalait en jetant avec aisance deux navettes à travers le fil tendu de son métier à tisser en chantant sous le grincement des pédales et le frottement des navettes.

De l'autre côté, au centre de N'Galam, le grand marché s'était lui aussi bien réveillé.

Dès l'aube, les vendeurs avaient étalé leurs produits majoritairement locaux, tandis que les premiers acheteurs ouvraient le concert des marchandages couvrant de flots de murmures toute la place, contrastant en cela avec les maisons de commerce métropolitaines et orientales bien achalandées où des rabatteurs indigènes s'égosillaient à faire la publicité de leurs produits bon marché importés d'Europe et d'Orient.

Provoquant des embouteillages, des charrettes chargées de passagers et de produits débarquaient, alors que des différentes rues, ruelles et passages, des femmes, portant ou non leur bébé sur le dos, paniers ou ballots sur leurs têtes couvertes de foulards multicolores, gagnaient le marché où erraient quelques chiens et chats en quête de restes dans des immondices en tas que contournaient des portefaix, tout en sueur, conduisant leurs pousse-pousse chargés ou en quête de clients.

Pendant ce temps, dans ses différents blocs, la cité administrative commençait également à s'animer.

Les bureaux du commandant comportaient trois pièces alignées le long d'un vaste perron. Au milieu se trouvait le bureau du commandant avec à sa droite le bureau de son secrétaire, et à sa gauche, le bureau du chef des gardes indigènes, le brigadier Ali Yate.

Le secrétaire du commandant, Robert Mamba, était un Sama originaire du Nord, de confession catholique, le seul noir de cette religion dans le N'Galam. Il occupait une petite maison annexe au domicile du commandant avec son épouse, Jeanne, et leur plus jeune fils. Le couple avait une grande fille, Élisabeth, qui avait peu vécu à N'Galam où elle ne venait que durant les vacances scolaires, puisqu'elle était interne au lycée des jeunes filles de N'Dabao.

Juste à côté, niché au bord d'une rive du Nélew, se dressait la coquette résidence du commandant avec

son garage où stationnait son véhicule bâché qui donnait sur un jardin ombragé et fleuri, ainsi qu'une belle perspective sur le fleuve et un petit quai en bois où était ancrée une petite vedette rapide.

Le chef des gardes indigènes, Ali Yate, était un noir trapu et bedonnant originaire d'une colonie voisine du Ferlo.

C'était là une des stratégies en matière de sécurité pour les colons qui prenaient des policiers et des gardes dans leurs colonies d'origine pour les envoyer dans d'autres colonies où ils n'avaient aucune attache, les mettant ainsi à l'abri de tout sentimentalisme.

À gauche du bloc des bureaux, un chemin pavé menait à un ensemble d'édifices constitué à la fois par le camp des gardes, la prison civile reconnaissable à ses hauts murs, et un jardin floral et potager entretenu par des prisonniers, et qui était un espace privilégié pour le commandant qui s'y rendait souvent avec son boy, et parfois même avec l'épouse de Robert Mamba à qui elle offrait régulièrement des fleurs et des légumes frais. Non loin se trouvaient les écuries où attendaient deux superbes chevaux bien entretenus que le commandant et son épouse utilisaient pour leurs promenades champêtres.

Dans le prolongement de la résidence, vers l'épaisse forêt, se trouvait le quartier résidentiel, alors que l'autre versant, reliant la résidence au centre-ville, était occupé par la mission catholique.

La mission catholique était un petit domaine dont la clôture était une rangée naturelle de grands arbres et d'arbustes épineux qu'enserraient des fils barbelés pour ne laisser qu'un passage permettant l'introduction d'un véhicule.

Elle comprenait une petite église avec son clocher sur le toit duquel tournoyait un coq en fer, et que surplombait une haute et grande croix blanche. Elle comprenait aussi l'unique salle de classe de l'école catholique, le logement du père Laurent, un jardin floral et potager, une basse-cour et une importante réserve foncière qui s'enfonçait dans la forêt. Son grand portail en fer forgé faisait place à la grande place publique de N'Galam.

Dans la vaste cour fleurie et ombragée se trouvaient à la fois une basse-cour avec poules, coqs, oies, canards et pigeons..., un vaste jardin floral pour décorer l'église, et un potager avec de nombreuses variétés de légumes introuvables dans le marché n'galamois, ainsi que quelques arbres fruitiers.

Les jours de classe, le père Laurent faisait répéter à ses ouailles des leçons d'alphabet qu'ils redisaient après lui.

À la résidence, tout de blanc vêtu, la casquette bien vissée sur le crâne, le commandant Louis Michel sortit de son domicile escorté par le brigadier Yate qui le précédait toujours en tenant une grande sacoche rouge sang. Tous les matins, le brigadier venait le

chercher après avoir procédé à la levée des couleurs sur la place centrale de la résidence où était dressé un haut mât.

Ils longeaient alors les allées fleuries, et tout le long du parcours, le commandant inspectait du regard l'espace visible, et avant de monter sur le perron des bureaux, il lui arrivait souvent de s'arrêter pour observer le grand drapeau flottant au vent, et jeter un regard lointain et prospectif vers la place publique qu'entretenait un balayeur.

Chaque jour, avant de rejoindre son bureau, le commandant pénétrait dans celui de son secrétaire qui se levait pour le saluer.

Entre les deux hommes, il y avait une grande estime doublée d'un respect réciproque.

Robert Mamba était un homme élancé et noir d'ébène, très élégant, toujours vêtu d'ensembles de tissus tropicaux que son épouse confectionnait, et que lui achetaient des métropolitains et quelques orientaux. Elle en expédiait aussi à N'Dabao, à charge pour sa fille de les livrer à des clients qu'elle lui désignait. Elle était assez instruite, mais elle n'avait aucun emploi à N'Galam.

D'ailleurs, bien qu'instruites en petit nombre, très peu de femmes du Ferlo travaillaient, mis à part à N'Dabao où on en retrouvait surtout à l'hôpital territorial. À cette époque-là, le secrétariat était une

affaire d'hommes dans les colonies, et le secrétaire était surtout la personne de confiance de son chef, comme l'étaient le boy et le cuisinier au domicile du colon.

Robert était aussi bien connu pour sa chevelure d'une blancheur immaculée dont il prenait un grand soin, que pour son sourire laissant apparaître ses vieilles dents encore solides qui défendaient leur blancheur contre les assauts de la nicotine de sa pipe dont il se séparait rarement.

Depuis dix ans, le commandant et lui collaboraient en parfaite harmonie. Leur entente était telle qu'à chaque fois qu'on affectait discrètement Robert à bord de sa vedette fluviale, accompagné par le brigadier, le commandant se rendait à N'Dabao pour faire annuler la décision. Robert Mamba lui-même se plaisait tellement au N'Galam que désormais, il se rendait uniquement à N'Dabao si une mission officielle ou un événement privé, qu'il ne pouvait manquer, l'y obligeaient.

Dés qu'il aperçut le commandant, il se leva et ils se donnèrent une chaleureuse poignée de mains.

- Bonjour, Robert ! Toujours jeune et en forme ! lança le commandant tout sourire.
- Mes respects, Mon Commandant ! Il faut bien se défendre face à l'usure du temps ! À nos âges,

nous devons nous ménager et déguster la vie !
répondit Robert en tendant une pile de dossiers à son chef.

- Merci et bonne journée ! Nous allons étudier tous ces dossiers cet après-midi après la sieste ! lui indiqua le commandant en s'éloignant après un regard amical pour son secrétaire.

Il ouvrit la porte de séparation de leurs deux bureaux qui n'était jamais fermée à clef.

Il y trouva le brigadier qui avait posé le cartable au pied du bureau et qui attendait debout.

Avant l'arrivée du commandant, il avait ouvert les grands volets du bureau, afin d'offrir au commandant le beau panorama de son vaste jardin bien entretenu, du fleuve avec son alignement de palétuviers, sa mangrove, et au loin, les files de pirogues des pêcheurs jetant leurs filets ou rejoignant les berges.

Le bureau du commandant était une vaste salle avec une grande table bien rangée au centre de la pièce avec deux sièges visiteurs, une grande armoire métallique placée contre un mur, une longue table entourée de six chaises, et un petit coin salon donnant sur le jardin.

Sur un mur était placardée une grande carte du Ferlo avec le cercle du N'Galam colorié en vert clair avec des points rouges et bleus.

Après avoir accroché sa casquette à un portemanteau à plusieurs branches où se trouvait un imperméable en ciré noir, le commandant s'installa derrière son bureau et se tourna vers le brigadier Diallo toujours debout à un coin de la table.

- Alors Brigadier, comment va notre cher N'Galam ?

- Mon Commandant, à part le berger arrêté hier à cause de son troupeau qui a dévasté un champ pendant qu'il dormait, et les deux manœuvres qui avaient volé de la poudre d'or à la mine Durand, le N'Galam est calme.

- Bien ! s'exclama le commandant, visiblement satisfait. En ce qui concerne le berger, il faut le conduire avec les plaignants auprès du chef Kalamano pour un règlement amiable, mais sans inconvénient pénal pour le berger. Les paysans et les pasteurs sont condamnés à cohabiter. De temps en temps, il est normal qu'il y ait quelques inconvénients. Mais quand il n'y a ni violence, ni mort d'homme, une solution amiable est possible. Je demanderai aux services de l'agriculture et des forêts de renforcer la sensibilisation et de développer des aires de pâturages. Au sujet des voleurs de poudre d'or, c'est plus grave. Leur cas relève de notre justice. Il faut les déférer à la prison civile et attendre le prochain tribunal forain. Mais, avant tout, allez dire au chef Kalamano que je l'invite à venir vendredi prochain dans l'après-

midi, et ce à l'heure qui lui conviendra. Brigadier, vous pouvez disposer ! Merci et bonne journée !

- Bonne journée, Mon Commandant ! lança le brigadier avec un impeccable garde-à-vous retentissant avant de se retirer.

Le brigadier longea le perron pour entrer dans son bureau, bien qu'il existât une porte communicante avec celui du commandant.

C'était une pièce sommairement meublée avec un bureau, trois chaises, et un grand placard en bois du N'Galam aux portes grillagées permettant d'apercevoir une panoplie de vieux fusils, de gourdins, de cravaches et de chaînes en fer avec des cadenas rouillés par le temps. Il s'agissait là de toute l'armurerie du cercle qui, visiblement, n'avait pas servi depuis longtemps.

Sous un ciel bleu azur tacheté de nuages gris et blancs, le soleil avait atteint son zénith, et on sentait battre fort le pouls de la cité.

Sur la grande place du quartier indigène, sous le grand arbre ancestral de la grande place, face à la concession du chef Kalamano, les notables, richement vêtus, palabraient tranquillement installés sur de larges

nattes autour du vieux chef bien installé sur une litière drapée de tapis orientaux.

Non loin du vieux chef, un griot chantait de douces mélodies en grattant les cordes de son khalam.

Vêtu de grands boubous richement brodés, la poitrine pleine de décorations, le vieux chef avait les yeux mi-clos d'un sage qui médite.

Le chef Kalamano était un homme d'un âge avancé au gabarit imposant. Son visage massif et rond était encadré par une superbe barbe blanche, dont l'extrémité était teinte au henné selon une vieille tradition islamique. Il était coiffé d'un haut bonnet rouge serti de sept cauris blancs au front.

Il était encadré par son bras droit Lamana et son fils aîné N'Gara, tous deux installés sur de hauts tabourets en bois riche du N'Galam sculpté, renforcés grâce à de moelleux coussins brodés de jolis motifs.

Les yeux toujours mi-clos, le vieux chef continuait sa méditation au son du khalam qui le berçait. Parfois, caressant sa belle barbe, il entrouvrait ses gros yeux d'une étonnante blancheur traversée de petites veines rouges et de pupilles noires aux arrondis parfaits, semblant lui permettre de porter un regard introspectif sur sa cité qui vivait, et sur les gens qui l'entouraient.

Profitant d'un instant où le vieux chef le fixait, Lamana se pencha vers celui-ci et lui murmura quelque chose à l'oreille avant de se relever.

N'ayant rien perdu de la scène et connaissant parfaitement les règles de leur protocole, le griot baissa progressivement les sons de son khalam.

Le vieux chef se redressa, ajusta ses habits et balaya du regard l'assistance qui lui prêta toute son attention.

- Lamana vient de me dire que vous êtes rétifs à l'envoi de nos enfants en âge chez le missionnaire qui a l'unique école française du N'Galam, où ils peuvent apprendre la langue et l'écriture des blancs. Vous craignez, paraît-il, qu'il ne les convertisse à sa religion qui n'est pas la nôtre même si nous croyons au même Dieu. Il faut surmonter cette crainte tout en restant vigilants. Le commandant, un homme d'honneur qui n'a jamais trahi sa parole depuis que nous nous connaissons, m'a donné l'assurance, devant le missionnaire, que les enfants n'apprendront que la langue et l'écriture française, et que personne ne leur parlera de religion. C'est pour l'avenir de nos enfants et du N'Galam. Comme Robert Mamba, ils pourront demain travailler dans l'administration pour le bénéfice du N'Galam et de sa population.

Il faut comprendre que c'est une exigence du temps que nous vivons, et des temps qui viennent si nous voulons assurer notre existence, et

également notre survie dans un monde autrement codifié qui nous submerge déjà, et dont nous devons maîtriser les règles pour ne pas être hors du jeu.

Du temps de nos ancêtres, de nos pères et même à notre époque, il est vrai qu'il s'est établi non seulement une forte résistance pour ne pas perdre nos valeurs ancestrales, mais aussi une forte adversité contre tout ordre différent du nôtre. Cela a fait couler beaucoup de sang, décimé nos hommes les plus valeureux, endeuillé chacune de nos familles. Cela n'a pas empêché certaines des valeurs que nous rejetions alors d'être aujourd'hui à la base de nos plus belles espérances pour une vie meilleure.

Pendant que le vieux chef parlait, on entendait les enfants réciter les versets du Saint Coran sous l'oreille vigilante de Thierno qui, par moments, brandissait son fouet.

Il poursuivit :

- Entendez nos enfants psalmodier le Saint Coran, et songez que chacun d'eux, chacun de nous, a un ancêtre qui est tombé en luttant contre la pénétration de l'islam ou mort agnostique, voire paganiste. Pourtant, l'islam est aujourd'hui notre principale religion, la voie de notre salut éternel, et ce quoique nous ayons nos propres croyances,

bannies par l'islam, mais qui perdurent encore et qui nous servent de recours quand Allah ne nous suffit plus. D'ailleurs, nous en avons intégré dans notre islam. Et ce que je dis est valable pour les chrétiens.

Nous avons notre propre système d'administration et nos propres lois fondées sur un code d'honneur non écrit. Quand le colonisateur a voulu nous imposer ses règles et son administration, nos parents ont fortement résisté malgré l'inégalité des forces.

Aujourd'hui, le colonisateur est là avec son système d'administration qui s'impose à nous, ses valeurs de civilisation qu'il s'emploie à nous faire assimiler jusqu'à effacer nos propres valeurs.

De manière vaine, nous les avons combattues avec la dernière énergie. Cependant, honnêtement, ne sentez-vous pas que quelque chose de nouveau et de bien est en train de voir le jour grâce à leur présence, comme un mal nécessaire ?

Il faut savoir marcher avec son temps, savoir conquérir les nouveaux outils dont nous avons besoin pour progresser. L'essentiel est que nous sachions préserver nos valeurs essentielles. Mais, ne refusons pas le progrès !

Pour ma part, je veille avec une grande vigilance au maintien et au développement de l'islam dont je suis missionnaire, comme l'est

l'autre missionnaire pour sa religion. Toutefois, je suis convaincu que nos enfants doivent aller à l'école française afin d'apprendre leur langue, leur écriture et leur technique pour notre profit. Il s'agit du savoir qui est la porte pour toute bonne action. D'ailleurs, notre prophète Mohamed (PSL) recommande d'aller chercher le savoir, au besoin jusqu'à la lointaine Chine. Si N'Gara n'avait pas dépassé l'âge, je l'aurais envoyé à l'école du missionnaire. Je ne vous oblige à rien, mais je vous conseille vivement d'envoyer vos enfants scolarisables à cette école.

Le vieux chef se tut et resta assis à l'écoute des gens. Un notable se mit debout, ajusta les larges pans de son ample boubou et salua d'une inclination respectueuse le vieux chef avant de prendre la parole.

- Honorable Kalamano, vous nous avez toujours guidés avec sagesse et clairvoyance. Ce que nous ressentons pour vous est à la fois le produit de la vieille alliance de nos familles et de vos qualités personnelles de spiritualité, de bonté et de générosité. Nous sommes tous prêts à vous donner nos vies et nos biens. Mais franchement, nous ignorons comment concilier l'enseignement de ce missionnaire d'une autre religion avec la nôtre et nos traditions.

Avant de reprendre la parole, Kalamano hocha la tête et eut un sourire bienveillant.

- Youssoupha, du temps de nos ancêtres il n'y avait pas l'islam. L'usage était de nous rendre au bois sacré en cas d'inquiétude pour faire des sacrifices, parfois même humains, en invoquant des génies de la nature. Du temps de nos ancêtres, on formait des hommes de vertu, de courage et de dignité sur la base d'un code d'honneur plus ancré en chaque être que toutes les lois écrites du monde. On apprenait à faire la guerre quand on était noble ou d'origine guerrière, et un métier quand on était casté. Nous vivions alors d'agriculture, d'élevage et de pêche. Seuls les initiés avaient accès au bois sacré et à son culte terrifiant pour les profanes. Puis, l'islam commença à s'installer avec des fortunes diverses, soit par le troc, soit par le sang ; il bouscula ou assimila progressivement nos cultes ancestraux, dont certains furent sauvés par une subtile intégration dans l'islam que les puritains dénoncent. L'islam introduit le Dieu unique et des règles tant pour régir la vie sur terre que pour gagner un paradis après la mort en promettant l'enfer aux fautifs. Par la suite, la colonisation européenne arriva avec ses méthodes de pénétration et d'occupation, sa civilisation, sa religion et ses lois. Même si chacun de nous rêve de libérer nos peuples et nos biens, nous savons que le colonisateur est ici pour un certain temps encore. Et même s'il partait demain, il nous

laisserait des stigmates indélébiles modifiant profondément notre structure socioculturelle. Il suffit de se rendre à N'Dabao pour s'en rendre compte.

Nous ne devons donc pas refuser le progrès, néanmoins il nous faut nous assurer que leur religion n'engloutit pas la nôtre, et que les valeurs cardinales d'honneur et de dignité qui fondaient nos règles de vie société ne meurent pas non plus. Cependant, il est illusoire de croire que nous pourrions totalement l'empêcher, car elle a déjà capturé certains esprits éblouis par le clinquant du mode de vie occidentale.

Je trouve normal et nécessaire que nos enfants se rendent dans leur école, car la France est dotée d'un grand savoir et d'un certain sens de l'organisation que nos enfants pourront acquérir pour l'adapter à notre société. Ce sont ce savoir et cette organisation qui lui ont permis de nous coloniser. Pendant que nous vivions en harmonie avec notre nature, eux ont cherché à dominer la leur et le monde. C'est en usant de leurs propres armes que nous parviendrons à nous libérer et à progresser. Cette mission incombe à nos enfants et à leurs descendants, car ce sera long et difficile.

Regardez notre N'Galam ! En dehors des autorités coutumières et religieuses que nous sommes, il n'y a que Robert Mamba et le brigadier Diallo qui

travaillent avec le commandant. Tout le reste est constitué de domestiques et de prisonniers. Pourtant ce qu'ils font nous concerne au premier plan, puisqu'ils organisent nos existences selon des règles qui nous sont inconnues.

Il faut que le N'Galam ouvre les yeux, suive les bons exemples et prépare nos enfants pour eux-mêmes, ainsi que pour cette terre qui nous portera jusqu'à la fin des temps.

Je le répète si N'Gara avait l'âge, j'en ferai le premier élève n'galamois. Il en serait de même s'il m'avait donné un petit-fils. Il ne faut pas confondre l'instruction et l'éducation. L'instruction, c'est l'acquisition d'un savoir, alors que l'éducation, c'est un apprentissage de vivre chez soi et en société.

Le vieux chef se tut et observa l'assistance. Un autre notable se leva.

- Sage Kalamano, vos paroles si profondes ont pénétré mon cœur et mon esprit. Vous venez de nous apporter une grande lumière. Mais comment saurons-nous, ne connaissant rien de leur langue et de leur religion, que nos enfants n'ont pas été détournés ? Sans le savoir, nos enfants eux-mêmes peuvent, pratiquer leur religion, et il est possible que nous nous apercevions trop tard !

Tout en souriant, Kalamano fixa l'orateur qui s'était rassis.

- Abdoul, nous veillerons chacun à ce que nos enfants pratiquent convenablement notre religion et respectent nos traditions, tout du moins tant que nous les aurons sous nos yeux. Nos ancêtres ne nous pensent sûrement pas là où nous sommes en termes de religion et même de mode de vie. Cependant, nous savons que le monde évolue et la vie avec. J'ai même demandé au commandant que le missionnaire accepte dans sa classe les adultes qui le veulent, mais il m'a répondu qu'ils sont trop vieux. Je voulais m'inscrire.

À ces mots, l'assemblée se tordit de rire à la plus grande satisfaction du vieux chef.

Il venait subtilement de poser et de régler le problème de l'instruction des enfants à l'école française. Il avait conscience que dorénavant, chaque notable savait au fond de lui que son rôle était de défendre les bonnes valeurs traditionnelles, sans toutefois faire obstacle au nécessaire progrès dont les bons outils étaient dans les valeurs occidentales.

Pendant quelques instants, un silence méditatif pesa sur l'assemblée, au point qu'on pouvait entendre le moindre bourdonnement.

Puis, après avoir savouré les paroles du vieux chef qu'il idolâtrait, le griot, avec une moue joyeuse sur

son visage, songea au legs qu'il ferait aux générations futures sur la vie et les épopées de Kalamano. Il remua alors la tête et se remit à jouer en murmurant un chant à la gloire du vieux chef et de ses ancêtres, confondant dans une même symphonie les chants des enfants de la mission catholique, les psalmodies des talibés de Thierno, ainsi que d'autres bruits et murmures marquant la vitalité de la cité du N'Galam qui vivait paisiblement son déchirement entre ses traditions vivantes et cette nouvelle civilisation dynamique qui s'installait après les guerres coloniales, en s'imposant pacifiquement par un effet miroir insidieux et captivant.

Accompagné par deux gardes indigènes, le brigadier Yate se dirigea vers les écuries de la résidence, où un prisonnier lui remit les brides d'un cheval scellé qu'il monta en s'appuyant sur un des gardes.

Il sortit de la résidence, et tout le long du parcours, il dévisagea la cité comme pour l'inspecter. Par moments, il faisait des réflexions à des passants qui se conduisaient mal ou envoyait ses gardes chasser certains individus surpris en train d'uriner ou de faire ses besoins dans quelques recoins. Il en était de même quand il voyait jeter des ordures, déverser de l'eau sale, ou même se moucher avec ses doigts.

Arrivé devant l'arbre à palabres où le vieux chef recevait entouré de sa cour, le brigadier mit pied à terre en laissant la monture aux gardes.

Après avoir rajusté sa tenue, il traversa l'assemblée afin de rejoindre le vieux chef devant lequel il se mit au garde-à-vous, avant de le saluer respectueusement des deux mains après avoir ôté son képi.

Il se pencha ensuite et murmura des paroles à l'oreille du vieux chef. Quand il se releva, le vieux chef acquiesça, et le brigadier se retira après les salutations d'usage et un impeccable garde-à-vous.

Vendredi. La vie s'écoulait paisiblement dans la cité du N'Galam.

En début d'après-midi, après avoir dirigé la prière, pris son déjeuner et son thé, fait une petite sieste, le chef Kalamano avait rejoint, accompagné de Lamana et N'Gara, l'arbre à palabres où l'attendaient les notables et quelques visiteurs venus le solliciter pour une aide, une médiation sociale ou des bénédictions.

À un moment donné, le vieux chef se leva suivi de Lamana et de N'Gara pour entrer dans sa concession.

Quelques instants après, il en sortit en étant juché sur un superbe pur-sang arabe blanc et richement paré.

C'était son cheval préféré. Il l'avait surnommé « Mélekh » en référence à sa rapidité comparée à l'éclair. Il était le descendant du plus célèbre cheval du N'Galam, « Amdiom », qui appartenait au père du chef Kalamano, le célèbre grand chef N'Gara. Les récits présentaient « Amdiom » comme un animal d'une intelligence, d'une vaillance et d'un courage qui dépassaient tout entendement. La légende disait qu'à la mémorable bataille où mourut N'Gara, il avait défendu la dépouille de son maître avec une telle ardeur que l'officier métropolitain avait préféré le capturer plutôt que de l'éliminer. Une fois capturé, « Amdiom » s'était laissé mourir de faim plutôt que de servir un autre. Mais, bon géniteur, il avait laissé une descendance, dont « Mélekh » était issu.

Kalamano quitta le quartier indigène et s'avança vers la résidence du commandant, escorté par Lamana, N'Gara, et leurs accompagnateurs, dont son griot.

De temps à autre, il s'arrêtait pour répondre aux salutations et sollicitations des gens qui, à son passage, le saluaient respectueusement en s'aplatissant presque au sol.

Devant la résidence, dès que le garde aperçut le vieux chef et sa suite, il ouvrit grandement le grand portail et se mit au garde-à-vous pour les laisser passer.

Au moment où il vit la délégation, le brigadier avertit le commandant et Robert Mamba qui sortirent de leurs bureaux pour accueillir le vieux chef.

Le vieux chef mit pied à terre, et aussitôt le commandant s'avança vers lui et le salua chaleureusement. Le brigadier et Robert Mamba firent de même avant que le commandant et son hôte ne s'enferment.

Pendant que les accompagnateurs et les chevaux attendaient sous un grand arbre, le brigadier et Robert Mamba devisaient tranquillement sur le perron.

Dans le bureau, le commandant et le vieux chef étaient assis face à face sur les sièges visiteurs, car le commandant recevait ainsi le vieux chef. Jamais derrière son bureau.

Comme il résidait depuis longtemps au N'Galam, qu'il avait appris leur dialecte à l'École des Langues de Paris et entretenait d'excellents rapports avec le vieux chef, les deux hommes se vouaient une grande estime et une amitié connue de tous.

Le commandant regarda amicalement le vieux chef.

- Alors mon cher ami, comment vont ta santé et notre cher N'Galam ?
- À ce stade de nos vies, dit le vieux chef, la santé d'un être humain est exceptionnellement bonne, mais nous vivons dans l'espérance que Dieu nous accordera de constater une belle part du résultat de nos efforts. Le N'Galam progresse et vit dans la paix. Nous espérons de bonnes récoltes en veillant pour éviter la dégradation des champs à cause des

feux de brousse et du bétail des transhumants. Certes, il y a quelques incidents, néanmoins nous parvenons à les régler grâce à la conciliation. Mais aujourd'hui, le gros problème, c'est l'école du missionnaire. Je pense quand même avoir apaisé certains esprits, pourtant je comprends qu'il leur soit difficile d'admettre ce que l'on ignore ou ce à quoi on ne croit pas. Je suis certain que le temps nous donnera raison, dans l'intérêt du N'Galam.

Kalamano se tut et fixa du regard le commandant très attentif qui passa la main sur ses longs cheveux blancs pour remettre en place quelques mèches rebelles.

- Mon cher ami, je sais qu'avec toi la paix et la justice régneront toujours au N'Galam. Toutefois, tu dois aussi aider le N'Galam à entrer dans le progrès sans renier ses valeurs essentielles. Sinon il vivra en marge du monde et restera à la traîne. Nous n'avons pas le même système social, et tu sais que j'ai une conception un peu différente de l'administration coloniale. Chez nous, à un certain âge, on va à la retraite. La mienne a sonné. Le ministère des Colonies a pris la décision de nommer un nouveau commandant du cercle du N'Galam. Même mes collaborateurs ne le savent pas encore. Je ne le connais pas. Il paraît qu'il est jeune, dynamique et qu'il a été formé à notre école d'administration. Je lui parlerai pour qu'il poursuive ce que nous avons commencé. Bien que je sois triste de devoir partir, j'y suis tenu par nos

lois. J'ai aussi besoin de me reposer et de consacrer un peu de temps à mes enfants restés en France, puisque je ne les ai pas vus grandir. Mais vous et le N'Galam serez toujours dans mon cœur et mon esprit, et si un jour j'en ai l'occasion, je viendrai en visite privée pour vous revoir.

Après ces mots, un silence pesant s'installa, et l'expression du vieux chef se transforma affichant un visage à la fois surpris et mélancolique.

- Je suis plus âgé que vous, et je ne suis pourtant pas à la retraite ! Mon peuple me fait toujours confiance, et il n'acceptera pas que je me retire de mon vivant. Moi aussi je suis fatigué. Notre mission n'a pas d'âge tant que l'esprit est sain. À nos âges, nous voyons mieux et plus loin grâce à nos expériences. Dites-le à vos chefs. La relève est dans l'ordre naturel de l'existence, cependant le N'Galam a encore besoin de vous. Surtout maintenant ! Restez avec nous, même sans eux !

Le vieux chef avait les yeux embués de larmes, et son ton ressemblait presque à une supplication. Le commandant devint blême d'émotion. Les deux vieux amis se dévisagèrent avec tristesse.

- Mon cher ami, je suis aussi peiné que vous, mais nos systèmes n'ont pas la même conception de l'âge, et c'est en cela que votre civilisation est admirable ! Chez vous, la personne âgée est sacrée et très décisive dans la définition et le bon

fonctionnement de la société. Chez nous, nos lois limitent l'activité humaine dans le temps pour certains rôles. Nos vieillards sont souvent isolés dans des hospices où ils terminent leurs vies loin de tout. Mon remplaçant poursuivra l'œuvre avec vous. Je lui parlerai et je sais qu'à l'instant où il vous verra, il vous estimera et vous respectera. Il aimera aussi le N'Galam si pacifique grâce à votre sagesse et à votre collaboration. Il est jeune. Le N'Galam est sa première expérience administrative. Il pourra commettre des erreurs de départ, car ce qu'il a appris n'a rien à voir avec la réalité, mais avec lui, vous pourrez moderniser le N'Galam. Je suis triste, pourtant nous ne pouvons rien contre cet ordre des choses. Je me tiendrai toujours au courant des affaires du N'Galam, et vous et moi allons correspondre. Je vous considère comme un grand frère et mon meilleur ami en ce monde.

À l'extérieur, loin de se douter de l'émotion qui prévalait dans le bureau du commandant, la cité était paisible et vivait à son rythme habituel.

Quelques instants plus tard, le commandant raccompagna le vieux chef jusqu'à sa monture. En sortant du perron, il salua le brigadier et Robert Mamba que Lamana et N'Gara quittèrent après de chaleureuses salutations.

Avant d'enfourcher son cheval, avec l'aide de N'Gara seul, le vieux chef et le commandant se serrèrent longuement les mains en s'observant profondément et aimablement.

Puis, Kalamano s'installa et son cortège s'éloigna accompagné par le brigadier jusqu'au portail, sous le regard du commandant qui les scrutait depuis son perron en compagnie de son secrétaire.